LETTRE

DE

MADAME V*** MAR.***

A

MADAME SOPHIE ALS.***

Nice, 9 8*bre*. 1791.

NOTRE voyage en Europe, ma chère amie, eſt heureuſement fini. Voilà quatre ans écoulés depuis que nous nous ſommes ſéparés de vous, il ne nous a manqué que le plaiſir de partager les richeſſes des ſciences utiles, que nous avons acquiſes, avec une amie dont la ſenſibilité la plus délicate partage avec moi tous les événemens de ma vie. Ouï, ce voyage eſt pour moi une bibliothèque de choſes, auprès deſquelles toutes les frivolités qui occupent ordinairement notre ſexe, ſont infiniment dégoûtantes.

Rien des préjugés & des caractères, des mœurs & des uſages des différens peuples de notre continent, n'échappoit à la ſagacité & aux lumières de nos deux célébres compagnons de voyage Vous avez du le juger d'après les détails de notre correſpondance; auſſi avec quel zèle Clotilde & moi nous recueillions leurs réflexions! C'eſt à eux que nous devons la connoiſſance que nous avons acquiſe du cœur humain, d'après des comparaiſons que le temps a mûries & des obſervations répétées.

Si vous aviez pu partager, avec nous, & nos courſes & nos jouiſſances, vous auriez acquis une ſcience qui n'eſt pas, il eſt vrai, en faveur de l'eſpèce humaine, mais qui eſt la plus ſure, la plus néceſſaire dans le commerce de la ſociété. Exempte

des inquiétudes qui vous dévorent, vous jouiriez avec nous de cette liberté d'ame qu'on ne peut acquérir que dans la profonde ſcience des principes, & qui eſt le fruit de l'intime conviction où l'on eſt de leur vérité.

Moi-même, ſi j'étois libre de voler auprès de vous, je me flatterois de diſſiper, dans deux converſations, tous les troubles que la révolution françoiſe a élevés au fond de votre cœur. N'imaginez cependant pas que je veuille faire l'avantageuſe auprès de vous; non, mais je ſais que l'amitié qui parle, fait faire bien du chemin, en peu de temps, à l'amitié qui écoute, & on m'a ſi bien inculqué mon devoir, on m'en a convaincue ſi clairement, que j'oſe, ſans préſomption, eſpérer un ſuccès très-prompt dans votre inſtruction. Notre éloignement m'oblige donc, à entreprendre par lettres ce que j'aurois eu plus de plaiſir à faire tête à tête. Vous me lirez, & me relirez, ce ſeront autant de converſations que nous aurons enſemble.

J'établis donc d'abord, à la honte de l'humanité, que l'ignorance & l'orgueil ſont deux divinités de la terre qui font la guerre au ſuprême Seigneur du monde. Sous le règne de la première les hommes oſent peu; la ſtupidité qui les domine, les rend incapables des grands projets; mais ſous le règne de la ſeconde, on oſe tout avec avec audace & impudeur. C'eſt Lucibel qui attaque le trône de l'Eternel. C'eſt le frémiſſement de la rage impuiſſante contre Dieu & ſon Chriſt. Alors des hommes pleins d'eux-mêmes ſe coaliſent contre toutes les autorités; ce n'eſt pas aſſez, ils en uſurpent les pouvoirs & deviennent les tyrans de toute la terre.

Non-ſeulement le cœur humain perd en proportion de ce que l'eſprit gagne, mais encore plus nous nous enrichiſſons en connoiſſances agréables, plus nous perdons en lumières utiles. Les peuples les moins avancés en ſciences humaines ſont les meilleurs; & ceux qui ſe jactent d'être les plus éclairés, ſont les plus ignorans dans la morale.

Enorgueillis d'avoir légèrement ſoulevé le voile

ſous lequel la nature cache ſes myſtères, ils ſe perſuadent qu'il n'y en a point pour le génie. Parce qu'ils ont frayé des routes nouvelles dans le labyrinthe des choſes humaines, ils ont la préſomptueuſe folie de croire qu'il n'y a plus de ſecrets pour eux: & en vérité ce ne ſont que des chemins coupés dans leſquels ils rodent autour du ſanctuaire de la vraie ſcience; ſanctuaire toujours inacceſſible au préſomptueux mortel qui dédaigne la main de l'autorité qui s'offre à lui pour le conduire.

Ouï, ma chère Sophie, il faut que l'homme plie ſous l'autorité du Dieu qui ſe communique à nous, comme il lui plaît; ou il ignorera ce qui lui eſt néceſſaire à ſavoir. Sans elle nous ne ſommes que des preſomptueux aveugles, ſans conducteur, au milieu des précipices.

Quand on voit, en effet, que ſur les choſes les plus communes, les plus palpables, les hommes abandonnés à leur propre ſens, ſont créateurs d'une foule d'opinions auſſi contradictoires entre elles qu'elles ſont abſurdes;

Quand on voit que, ſur le problème le plus ſimple de morale, les hommes les plus éclairés de toutes les nations, s'ils veulent penſer d'après eux-mêmes, ſont réduits à leur unique voix;

Quand, enfin, l'on voit qu'il n'y a d'unité de doctrine, de concert dans les principes d'harmonie dans la ſociété que parmi ceux qui agiſſent & croyent ſur la foi des autorités établies pour éclairer & gouverner la terre; avec un peu de jugement, que doit-on naturellement en conclure? Ce qu'on m'a fait recueillir de mes voyages, ce que j'ai vu par tout: qu'autant de fois que l'orgueil projette ou entreprend quelque choſe ſans Dieu, qu'il a la préſomption d'être la lumière des conſeils & le guide des entrepriſes, il eſt toujours puni par la confuſion & la diſcordance de la tour de Babel.

Nous, femmes, nous devons d'autant mieux nous pénétrer de cétte vérité, que nous ne ſecouons jamais le joug d'une autorité que pour entrer ſous celui d'une autre; & même, celles qui, parmi nous,

ont la ridicule manie de dogmatiser, ne le font que d'après l'inspiration des hommes, auxquels elles ont soumis leur raison.

Puisque nous ne sommes jamais la tête d'un parti, & que ceux qui en sont les chefs sauroient bien nous faire reculer, si nous nous avisions d'en disputer l'honneur à leur orgueil ;

Puisque notre plus haute prétention est celle de briller dans la foule des prosélites dont d'abord nous ne faisions que grossir le nombre, il nous importe donc infiniment d'être délicates & réfléchies dans le choix que nous faisons de nos conducteurs & des autorités auxquelles nous obéissons.

Non, au milieu de tous les faiseurs de lois, des fondateurs de nouvelles religions, des chefs de sectes, nous ne pouvons prétendre à d'autre gloire qu'à celle de nous distinguer par la sagacité avec laquelle nous démèlerons la vérité, au milieu des opinions qui l'obscurcissent.

Sagacité d'autant plus nécessaire qu'il n'y a pas un imposteur qui n'étaye ses absurdités mêmes sur la raison & la religion divine. Ouï, la vérité est si bien faite pour l'espèce humaine, qu'elle est réclamée par les plus impudens menteurs. Qui seroit assez insensé pour nous dire quand il prêche des erreurs : *Je mens, croyez-moi ; Je sais que je trompe, mais j'ai besoin du nombre, trompez la foule avec moi* ?

Cependant, de toutes les opinions qui se disputent l'empire de la terre, il ne peut y en avoir qu'une de vraie ; parce que, non - seulement la vérité est essentiellement une & sans contradiction, mais encore elle est sans nuances, sans degrés de comparaison ; tout ce qui est vrai, l'est également. On peut créer des modes nouvelles, mais on ne sauroit créer une vérité. Elle est éternelle comme Dieu, elle en est la fille sur la terre, comme dans le ciel elle est l'ornement de son trône redoutable.

Comment donc nous y prendre pour la distinguer de tous les délires de l'orgueil humain ? Nous serons toujours égarées par des menteurs, tant que,

chère Sophie, nous ne nons tiendrons pas en garde contre deux défauts qu'on reproche à notre sexe, & que j'avoue, sincèrement, être les causes de toutes nos erreurs.

Nous imaginons trop vivement en faveur de ceux que nous aimons, & la vaine gloire de l'amour propre nous attache, avec opiniâtreté, à ce que nous avons imaginé. Notre imagination domine aisément & fortement notre raison; une opinion qui, d'abord, se présente sous des déhors éblouissans, nous en impose; sans nous donner la peine d'examiner si elle cadre avec les principes, nous la saisissons. Les sophismes les plus grossiers sont à nos yeux de solides raisonnemens; des paradoxes s'emparent de nous comme des vérités démontrées; toujours susceptibles des mouvemens extrêmes, & comme en bondissant sur le point du milieu où est la vérité, nous passons, comme un éclair, d'une extrémité de la ligne à l'autre.

Les hommes partagent, il est vrai, avec nous, le malheur de ne jamais s'arrêter à ce sage milieu qui est la vertu la plus pure: malheur inséparable de notre imperfection sur la terre; mais, il faut l'avouer, nous y participons plus qu'eux; c'est un défaut de notre sensibilité que Dieu compense par l'héroisme de sentimens dont notre sexe est seul capable.

Nous sommes donc malheureusement aussi crédules en fait de religion qu'en fait d'amour: & de même que, sachans bien qu'on étale souvent, auprès de nous, des sentimens brûlans dont on n'a pas une étincelle, notre vanité nous persuade que ce n'est pas un rôle qu'on fait auprès de nous; aussi trop confiantes en ceux qui nous endoctrinent, & ne voulans pas prendre la peine d'une vérification pénible, nous donnons, tête baissée, dans les piéges tendus à notre crédulité & à notre confiance.

Moins avantageuses & avec plus de réflexion, moins confiantes & avec plus d'étude des principes, nous trouverions, dans notre raison, des préservatifs victorieux; mais notre sexe sent trop pour réfléchir assez; créé pour plaire, il ne se défie pas

de l'aimable séducteur ; c'eſt ſon cœur qui commande lorſqu'il devroit conſulter ſa raiſon, l'intérêt, qu'a ſon amour propre d'entendre la vérité, l'aveugle ſur les trompeurs qui s'en jouent, enfin le rend d'autant plus facile à être égaré, qu'il cherche ſon bonheur dans le commerce ſincère des ſentimens.

Ah ! croyez-m'en, chère Sophie, nous ſommes auſſi ſouvent dupes des hommes, en fait de religion qu'en fait de ſentimens ; il y a une foule d'aventuriers & de conteurs dans tous les genres.

Notre ſexe eſt une conquête dont tous les impoſteurs ſont jaloux ; la preuve, la voici : dans tous les temps, ils ſe ſont glorifiés d'avoir, à leur ſuite, une foule de femmes, comme les petits maîtres mettent de l'importance à avoir l'entrée libre de toutes les toilettes.

C'eſt donc en genre d'opinions, comme en fait de vertu que nous devons nous défier des hommes. Ah ! ils ſavent trop combien la confiance & l'amour nous rendent faciles à manier ; & c'eſt par l'une ou par l'autre, & par tous les deux, quand ils le peuvent, qu'ils nous mènent par tout où ils veulent.

Si j'avois été moins nourrie de cette vérité depuis l'âge de quinze ans ; moins défiante, je ne me ſerois peut être pas préſervée des pièges tendus, de toute part, à nos meilleures qualités.

Convaincue que la loi qui nous ordonne de reſpecter la vertu a, ſur nos cœurs, un droit infiniment plus étendu, que le plaiſir d'aimer & la vanité d'être adorée ne peut avoir de charmes ; que l'autorité du ciel doit tenir l'orgueil de l'eſprit dans les fers ; je n'ai pas voulu avoir d'autres guides, que la conſcience, l'Evangile & l'Egliſe : & tous ces raiſonneurs qui auroient, peut-être, par leurs diſcours captieux, couronné l'empire qu'ils auroient acquis ſur moi, par des difficultés élevées dans mon ame, & que je n'aurois pas ſu m'expliquer, je les ai éloignés de moi. Ainſi ai-je évité des écueils contre leſquels la religion & la vertu de notre ſexe échouent trop ſouvent.

Je dois cependant vous avouer que, malgré toutes ces ſages précautions, j'ai été malgré moi, travaillée par

les nouvelles opinions qui courent le monde ; & si j'avois été moins ferme dans les principes, mon cœur plein de haine pour les abus, auroit altéré mon esprit dans son jugement.

Sans doute, comme beaucoup d'autres, j'aurois cru que les maux crians dont nous nous plaignions sous l'ancien gouvenement, justifient pleinement l'usurpation des droits imprescriptibles du trône & de l'Eglise. Etourdie par les clameurs des ennemis de la religion, & égarée par leurs artificieux discours, je n'aurois vu, dans leur impiété, qu'une sage réforme qui alloit régénérer l'empire ; dans la resistance du Clergé, qu'une opiniatreté anti-patriotique & anti-révolutionaire, ou au moins que le fanatisme qui, à de vils intérêts ou à des préjugés dangereux, sacrifie la raison & le bien public.

Mais, dans une affaire qui est de la première importance, puisque l'éternité en dépend non seulement pour moi, mais encore pour les générations futures auxquelles nous transmettrons ou notre foi, ou notre erreur, j'ai cru que j'avois deux devoirs à remplir ; celui de demander humblement à Dieu cet esprit de sagesse & de discernement, qu'il ne refuse jamais à ceux qui recourent à lui avec simplicité & droiture ; enfin, celui de refléchir mûrement sur les principes de ma croyance & sur l'histoire de ma religion.

Après avoir satisfait au premier, avec cette ardenté sincérité dont notre sexe est capable, quand il est plein de l'objet qu'il désire ; après m'être présentée aux pieds de Dieu avec, je crois, cette humble confiance qui demandoit, par la bouche de Salomon, un écoulement de cette sagesse qui est l'ornement du trône de Dieu ; comme éclairée d'une lumière surnaturelle, je me suis dis à moi-même :

Dieu, qui est infiniment sage, doit veiller sur la pureté de sa religion, avec les soins qu'il prend des principes naturels, nécessaires à l'harmonie de la société. Ces principes, non-seulement il les a gravés en caractères ineffaçables sur le cœur de tous les hommes, mais encore, malgré les passions, ils conservent une unité admirable, chez toutes les Na-

tions, & chez tous les hommes. C'eſt à la conſcience qu'il les a confiés, & la conſcience eſt un Juge integre, que l'ambition, l'or, ce que les ſupplices ont de plus effrayant, ce que tous les tréſors de la terre ont de plus ſéduiſant, ne ſauroient corrompre.

Puiſque la foi eſt auſſi néceſſaire au ſalut que la loi naturelle, il a donc du également la confier à un Juge incorruptible. Il n'a pas pu choiſir la raiſon, parce qu'elle ne peut pas juger ce qu'elle ne ſauroit comprendre, ce qu'elle ne doit qu'adorer; il a donc fallu qu'il choiſit parmi les hommes, ces dépoſitaires infaillibles que je dois écouter. Mais les auroit-il choiſis parmi les philoſophes? Non, il les rejete expreſſément comme indignes, par leur orgueil, de la révélation de ſes myſtères; enfin ce dépôt ſacré, l'auroit-il confié à l'autorité temporelle? Non encore, les myſtères de ce royaume qui n'eſt pas de ce monde, ne ſeront révélés qu'aux petits & aux idiots; ceux-ci ſeront, en fait de ſalut, les vainqueurs & les Rois des ſçavans & des maîtres de la terre. C'eſt donc douze pêcheurs, mépriſables aux yeux de la chair, qu'il choiſit; il donne à eux & à leurs ſucceſſeurs, la puiſſance qu'il tient lui-même de ſon Père, & les inveſtit de ſa vérité éternelle & infaillible.

Ce prodige, nous avons d'autant plus de peine à le croire, qu'il ne tombe pas ſous nos ſens, & que ces hommes, infaillibles dans la doctrine, ſont, comme nous, ſujets à l'erreur dans le commerce de la vie; mais il eſt indiſpenſablement néceſſaire pour ſauver la ſageſſe divine de toute accuſation. Dieu ayant daigné ſe révéler à nous, a du néceſſairement établir un tribunal, où ſa révélation ſeroit conſervée dans toute ſa pureté; voilà ce que je trouve dans ma raiſon, & il n'eſt pas plus difficile à la ſageſſe divine d'accorder, aux dépoſitaires de ſes oracles, ſon infaillibilité, qu'il l'eſt à ſa toute puiſſance de communiquer, aux foibles mortels, le pouvoir de remettre les péchés.

Le collège des Apôtres reçut donc de J. C. l'infaillibilité, comme il en reçut le pouvoir de lier & de délier, & d'exercer ſur la terre ſon ſacerdoce &

ſon autorité. Cette double prérogative, les Apôtres l'ont tranſmiſe à leurs ſucceſſeurs, aux Evêques de l'Egliſe qui a pour centre le Siége de Rome, & pour Souverain, le ſucceſſeur de Pierre. Ces Evêques ſont donc les Pères, les arbitres de la foi. Ils ſont donc nos docteurs, nos ſupérieurs. Ceux de l'Egliſe Gallicane, avec qui ſont-ils aujourd'hui en contradiction? Seroit-ce avec le Vicaire de J. C. ſur la terre? Non, ils ont l'unité de doctrine, non-ſeulement avec lui, mais encore avec tous les ſiècles chrétiens; mais encore avec tous les Evêques de l'Egliſe catholique; unité qui annonce quelque choſe de divin.

Quelle contenance ont-ils faits, quand on les a dépouillés de leurs titres & de leurs biens? Celle de l'humilité & de la patience. Quand ont-ils montré une réſiſtance invincible? Quand on a éxigé d'eux le ſacrifice de leur doctrine. En quoi a conſiſté leur réſiſtance? A ſe ſoumettre à toute la vengeance d'une autorité irritée & d'une populace effrénée, plutôt que de trahir leur foi, ils ont offert leurs têtes. Qu'en peuvent-ils attendre? Tous les outrages d'une Nation qui a conjuré leur perte. Voilà une conduite calquée ſur celle des premiers chrétiens.

Qui marche à leur ſuite? Les Paſteurs les plus zélés, les plus vertueux, les plus éclairés, tout ce que le Clergé avoit d'hommes qui avoient mérité la confiance publique dont ils jouiſſoient. Parmi les laïques, qui leur eſt reſté attaché? Ceux dont la religion, l'intégrité, les mœurs édifioient l'Egliſe, tous les hommes d'un jugement droit.

Qui s'eſt ſéparé des Evêques? Les Prêtres & les Religieux, dont la conduite étoit équivoque, déjà ou diffamés ou ſoupçonnés d'une vie mondaine, ou dont l'ignorance étoit notoire. C'eſt ce père de famille qui, le van à la main, a ſéparé la paille du bon grain.

En combien de claſſes d'hommes eſt partagé le Clergé? En hommes qui ont le courage de ſe vouer à toutes les misères de la vie, plutôt que de prononcer un ſerment qui ſoulève leur conſcience; &

en hommes qui trouvent le compte de l'embition & de la cupidité, en s'assurant par un serment des Evéchés & des Curés.

Il ne faut, ai-je dis à moi-même, qu'un vil intérêt humain pour les derniers ; mais ces hommes d'une conduite irréprochable, d'une science profonde, d'une expérience consommée, ne peuvent être décidés que par des motifs surnaturels.

Trop souvent on sacrifie sa conscience au plaisir, à l'ambition & à la cupidité, mais on ne conçoit pas que les hommes les plus éclairés & les plus vertueux se concertent du bout d'un Royaume à l'autre, pour s'immoler à une misère urgente & extrême.

Comment encore concevoir que la pureté de la foi s'est conservée chez des hommes préparés à l'apostasie par des incontinences scandaleuses & les excès les plus crians ? Comment croire que la patrie ne trouve que de perfides ennemis dans les Pasteurs que Dieu avoit donnés dans sa miséricorde, & chez qui l'on n'avoit connu, pendant le cours d'un long ministère, que la passion la plus pure, la plus éclairée du bien.

Ho ! des hommes mis entre la faim & un serment, & qui préfèrent la mort la plus cruelle qui doit couronner des vertus, donnent à leur doctrine la preuve humaine la plus triomphante. Je ne vois pas de milieu, chère Sophie, il faut ou renoncer à sa raison, ou marcher à leur suite.

Toujours raisonnant avec moi-même, j'ai voulu soumettre à l'examen les plus zèlés patriotes, les grands prôneurs du serment. Qu'ai-je vu du premier coup d'œil ? Tous les scélérats, tous les athées, tous les impies : & j'ai senti une secrete honte de les avoir pour mes chefs. Quoi ! me disois-je, tous ces clubistes ont été jusqu'à présent des chrétiens scandaleux, des apôtres de la licence & de l'incrédulité : comment serois-je catholique en épousant leurs opinions ? Ou, comment eux-mêmes se seroient-ils préparés au zèle pour le catholicisme, par les blasphèmes & les scandales.

Si Saül, de persécuteur devint Apôtre, ce ne fut pas en forçant les chrétiens à épouser ses opi-

nions, mais en immolant ses préjugés à la doctrine qu'il persécutoit. Je vois que ces Messieurs n'ont rien à changer pour être les défenseurs d'une constitution qui protège toutes les opinions, excepté la religion de mes Pères, mais moi, il faut que j'épouse des prineipes contradictoires aux miens pour être avec eux. Nos deux ames, chère Sophie, sont de la même trempe: ces réflexions feront donc, sur la vôtre, l'impression victorieuse qu'elles ont faites sur la mienne.

Ce petit examen fait, j'ai fixé mes regards sur la constitution elle-même; à peine a-t-elle été conçue, qu'elle a été un signal de guerre ouverte contre les Evêques, les Prêtres & les zélés catholiques.

Son berceau a été souillé d'assassinats, d'incendies, d'expoliations, de parjures, de profanarions de nos temples, d'outrages à l'état religieux. Ceux des François qui ont eu le courage de solliciter la dominance de ma croyance, on les a entachés d'infamie, on les a poursuivis comme ennemis de la patrie. Les horreurs commises contre eux, on les a palliées, on les a justifiées. Pendant qu'avec une sévérité barbare on dépouilloit le Clergé catholique, avec une affectation révoltante, on a, par un Décret, conservé, au Clergé protestant, les possessions qu'il à autrefois usurpées sur Nous.

Le Koran envahit autrefois une portion de la terre, par la force du glaive, & ce sont des millions de bayonnetes, que dis-je? des armées de brigands qui forcent les opinions, & protégent les usurpateurs des Siéges. Nos spectacles religieux sont transformés en spectacles militaires; on jure la constitution, on devient guide des peuples, comme on assiége les places.

Ah! des moyens si révoltans, si atroces, ne sont pas ceux du Dieu que j'adore, ce n'est pas ainsi que l'Evangile a fait la conquête de la terre. Comment au milieu de tous les troubles, de tous les forfaits, de toutes les atrocités, de toutes les calomnies de l'esprit d'erreur, pourrois-je entrevoir l'esprit de Dieu, cet esprit de paix, de charité, qui fait éclo-

re tous les biens sur les pas de ses Apôtres? O hommes de bonne, volonté, ce n'est pas une guerre d'antropophages que l'Ange a annoncée, mais la paix que le monde ne donne pas.

Je vous le répete, chère Sophie, ce tableau effrayant ne m'a inspiré que plus d'indignation. Pour que la constitution françoise eut quelque crédit sur ma tendre ame, au lieu d'être hérissée de bayonnetes & armée des secousses des tyrans, il eut falln qu'elle parlât à mon cœur & à ma raison; mais à la place des hommages que la vertu évangelique enlève, par ses charmes, aux ames les plus mauvaises, elle m'a soulevé, indigné tout ce que suis; parce que les ennemis de ma religion ne lui ont jamais fait la guerre, avec d'autres armes, que celles employées par les François.

Luther & Calvin tenoient le même langage qu'eux, ils vouloient *réformer*, *régénérer*. Et toutes leurs maximes séditieuses & anti-catholiques sont la base révoltante de toutes les opérations de l'Assemblée Nationale.

Certes, ou l'homme doit nécessairement être dupe de l'erreur, ou la vérité doit être chez ces hommes qui ressemblent le mieux aux héroïques fondateurs du christianisme. Et je dois voir l'hérésie chez ceux qui ne laissent entr'eux & les hérétiques de tous les siècles, aucune différence. On fait à nos Evêques & à nos Prêtres, les imputations les plus odieuses, comme on accusoit les premiers chrétiens d'abominations & d'horreurs.

Les libertins, les impies, une vile populace facile à être enyvrée des systèmes séditieux des factieux, sont leurs ennemis, comme autrefois ils étoient altérés du sang & de l'humiliation des chrétiens de la primitive Eglise. Enfin, nos Evêques & nos Prêtres sont suivis & estimés des personnes éclairées & honnêtes, comme les premiers chrétiens persécutés par les Empereurs, outragés par la populace, calomniés par les Prêtres des idoles, s'attiroient le respect de tout ce qu'il y avoit de sage parmi les payens.

Ah! ma Sophie, s'il y avoit une nécessité d'être

trompée, j'aimerois mieux l'être avec ces hommes dignes de tant de vénération, de tant de confiance, que de l'être par ceux dans qui je vois tout le contraire de ce que les peuples admiroient chez les Apôtres. Et si Dieu doit punir mes erreurs, ce ne sont pas celles qui imposent si fortement à une ame honnête & sincère.

Non, Dieu ne peut pas se plaire à me tromper. Ma conscience doit donc se décider pour la doctrine de ces hommes qui font briller, à mes yeux, tous les caractères frappans de la vérité.

Observez bien, avec moi, que Dieu n'a pas annoncé que ses Disciples seroient les persécuteurs, mais qu'ils seroient persécutés. Il n'a pas promis que sa doctrine seroit pronée par toutes les sectes, mais que toutes les sectes se ligueroient contre elle. Il ne leur a pas fait espérer que la force publique s'armeroit pour eux, mais qu'au contraire ils la vaincroient par la douceur, l'humilité & la patience.

Que je me suis souvent, dans l'espace, surtout, de ces deux dernières années, transportée au temps où J. C. fut crucifié. On calomnia ce divin Maître comme on calomnie nos Evêques; le peuple, on le gagna par les artifices d'aujourd'hui; la résurrection de J. C., on la nia impudemment. Comme on craint de prendre hautement le parti de nos Pasteurs, on craignoit alors de parler publiquement de J. C. On défendit à ses Apôtres de prêcher, comme on défend aux prêtres de parler le langage de l'ancienne religion. Parce que J. C. annonça à Jérusalem les vengeances du ciel, on voulut le lapider; une grande persécution fut suscitée, parce que ses disciples reprochèrent aux Juifs leur déicide, & aujourd'hui on dénonce, on décrète, on emprisonne les prêtres qui ont le courage d'observer au peuple que les fléaux qui l'écrasent, sont les châtimens de ses crimes.

Voilà, ma Sophie, des probabilités nombreuses, frappantes, que je ne puis pas traiter légèrement & qui, au contraire, sont à mes yeux des démonstrations morales. Ce ne sont pas là des raisonnemens

captieux, je n'y ai pas cherché à me tromper moi-même, ſuivez le même procédé; j'eſpère que le réſultat ſera pour vous le même que pour moi.

Mais, à tous ces moyens que a raiſon ſeule fournit, la providence en a ajouté un qui eſt tranchant. C'eſt votre dernière lettre qui m'en a nanti. A peine je l'eu lue, que je crus devoir la communiquer à notre ſavant Abbé, parce que je voulois ajouter des autorités à mes raiſonnemens. Il y en a de triomphantes, me dit-il, demain nous irons aux ſources, dans une bibliothêque, & vous vous y convaincrez que les hérétiques ont toujours eu, à peu près, la même marche. J'acceptai la propoſition; & le lendemain, je recueillis les textes que je vais vous citer.

On ne peut pas accuſer S. Irénée, S. Cyprien, S. Jean Chryſoſtôme de haine contre nos Evêques & nos Prêtres conſtitutionnels, ils ne les connoiſſoient pas, on ne peut pas diſputer qu'ils ne ſoient de la primitive Egliſe; eh bien! ils combattoient les ſchiſmatiques comme nos Evêques combattent la conſtitution; &, ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il n'y a pas une objection faite par nos patriotes, à laquelle ils ne répondent.

Voici mot à mot ce que j'ai lu, je ne crois pas que vous [redacted] doutiez de ma bonne foi, cependant je vous indiquerai les ouvrages & les chapitres, vous pourrez les faire vérifier par des perſonnes inſtruites & impartiales.

« Il faut obéir aux Prêtres, dit Saint Irenée, » mais à ceux ſeulement qui ſuccèdent aux Apô» tres, parce qu'ayant la ſucceſſion de l'Epiſco» pat, ils ont auſſi le dépôt ſacré de la vérité. » Mais pour ceux qui ne peuvent pas montrer » cette ſucceſſion, qui ſe placent & s'aſſemblent » arbitrairement, regardez-les comme ſuſpects, » comme hérétiques & de mauvaiſe doctrine, com» me des ſchiſmatiques & des orgueilleux, pleins » d'eux-mêmes, ou enfin comme des hypocrites » qui ne conſultent que la vaine gloire & la cupidité.

» Et comment peut-on, ajoute St. Cyprien, regardercomme Paſteur celui qui, (le Paſteur vivant

» & préſidant ſon Egliſe, ſelon l'ordre de Dieu)
» ne ſuccede à perſonne, mais qui commence un nouvel Epiſcopat ».

Voilà déjà qui me paroît bien clair, comment s'y prendra-t-on pour eſquiver la difficulté ? Dans toute autre affaire, demandons-nous-le, ſi nous avions des titres auſſi précis, ne les regarderions-nous pas comme victorieux, ne hairions-nous pas la mauvaiſe foi de celui qui oſeroit les attaquer.

Ce n'eſt pas aſſez : S. Cyprien & S. Jean Chryſoſtôme ſe font la difficulté que vous propoſez vous-même. « Mais ces Prêtres, ces Evêques
» ont la même doctrine, ils enſeignent les mêmes
» dogmes & croyent les mêmes myſtères ! Oui,
» mais Coré, Dathan & Abyron qui voulurent
» uſurper le ſacerdoce auquel Dieu avoit appellé
» Aaron, n'avoient-ils pas la même religion ?
» N'obſervoient-ils pas le même culte ? Cependant,
» en punition de leur uſurpation, ils furent englou-
» tis dans le ſein de la terre ; écoutez bien, ajou-
» te S. Jean Chryſoſtôme, ce ne fut pas ſeulement
» les uſurpateurs que Dieu punit ; le peuple, oui,
» le peuple qui les avoit ſuivi, fut avec eux victi-
» me de la vengeance publique du ciel ».

Voilà-t-il, chère Sophie, la ſentence prononcée non-ſeulement contre les intrus, mais contre le peuple qui leur fait hommage d'une obéiſſance ſacrilége.

« Que ces uſurpateurs n'objectent pas quils ſont or-
» thodoxes ? Car, s'ils le ſont, pourquoi ne ſont-
» ils pas avec nous ? Et on ne peut pas l'être
» quand on n'a pas des Evêques légitimement élus ;
» & nous devons combattre pour cette élection
» faite par l'autorité de l'Egliſe avec autant de
» zèle que pour notre foi ».

Que St. Chryſoſtôme connoiſſoit bien notre fragilité, notre crédulité, l'amour de la ſingularité ! nous mettent ſouvent du parti des nouveautés. Voyez en effet ce que ſont les femmes qui ont épouſé les nouvelles formes. Outre celles dont la vertu étoit équivoque, on voit dans la foule, ces femmes qui n'avoient qu'une piété orgueilleuſe, & qui ne

l'ont jamais rendue reſpectable, par la ſimplicité de la colombe, & par la candeur de l'humilité & de la charité.

« Donner, tête baiſſée, dans les nouveautés,
» continue ce Père, c'eſt le grand péché des fem-
» mes, dites donc à celles qui ſont abſentes, ce
» que vous venez d'entendre ; épouvantez-les par la
» crainte des châtimens, que leur légêreté leur
» attireroit ; car ces hommes avec leſquels elles
» communiquent dans le culte, s"ils ont les mêmes
» dogmes que nous ; pourquoi un Evêque s'empa-
» re-t-il du Siége d'un autre Evêque ? De deux
» choſes l'une : s'il ſont hérétiques, nous ne devons
» pas nous mêler avec eux ; s'ils ne le ſont pas,
» nous le devons encore moins ; pourquoi ? Parce
» qu'ils ont la peſte de l'ambition & de la domi-
» nation ».

» Envain affectent-ils de dire qu'ils n'ont pas re-
» noncé à l'unité de la foi ? Que penſeriez-vous
» de celui qui ne renonceroit pas à ſon Roi, mais
» qui oſeroit déchirer lés ornemens royaux, le ju-
» guler & mutiler ſon corps. Envain dites-vous que
» vous ne rénoncez pas à J, C., ne déchirez-vous
» pas ſon corps myſtique ? Ne le jugulez-vous pas ?
» Ne le mutilez-vous pas » ?

A vous, chère Sophie, de faire les réflexions qui naiſſent naturellement de ces autorités. Je me contente de vous propoſer l'exemple des femmes chrétiennes de l'Egliſe de Conſtantinople, que j'ai priſes pour mes modèles.

Saint Jean Chryſoſtôme fut expulſé de ſon Siége par la cabale ; Arſace l'uſurpa, ſept jours après ſon départ. Le ſchiſme étoit conſommé, les Catholiques refusèrent de communiguer avec l'intrus. L'Empereur défendit, ſous de griéves peines, les aſſemblées religieuſes qu'ils faiſoient chez les Prêtres ; la loi fut adreſſée à Studius préfet de Conſtantinople ; mais les femmes vraiment catholiques, que firent-elles ? Elles ſe laissèrent citer devant les tribunaux, empriſonner & condamner à de groſſes amendes, plutôt que de ſe ſéparer de la communion de leur légitime Evêque, St.

Jean

Jean Chryfoftôme. A nous de marcher fur leurs traces.

Ce n'eft pas d'après les Conftitutionnels, que nous devons croire qu'ils font dans la communion de l'Eglife, & qu'il n'eft queftion entr'eux & nous, que d'une opinion qui n'altère pas la pureté de la foi; parce qu'ils ne fauroient être juge & partie dans leur propre caufe. Ce langage eft celui de Luther & Calvin qui, nians la préfence réelle, n'admettans pas nos facremens, vaincus jufques dans leurs derniers retranchemens, ne prétendent cependant pas différer de nous dans les articles fondamentaux de la foi. Le Pape a prononcé contre toutes les nouvelles formes; tous les Evêques voifins de la France les regardent comme hérétiques; tous les Evêques du monde catholique ont adhéré, par leur filence, au Bref doctrinal du Pape, il n'en falloit pas tant pour rendre leur doctrine fufpecte.

Et quand même nous n'aurions pas toutes ces preuves contre la nouvelle doctrine, avec un peu de logique, avec un peu de droiture de jugement, on fe décideroit pour la croyance ancienne, parce que le bon fens préfère l'opinion la plus probable; parce que la préfomption eft en faveur de l'opinion la plus ancienne & encore en faveur des fupérieurs. Avec de la bonne foi, fi on étoit sûr qu'il ne s'agit que d'opinions qui divifent les écoles, on auroit attendu que tout doute eut été diffipé par le confeil infaillible des Chrétiens. Et avant de faire aucune entreprife, on auroit confulté le fouverain Pontife, fur l'autenticité des Brefs qu'il a donnés, & fur la doctrine catholique. D'ailleurs, aucun conftitutionnel n'a eu encore l'impudeur de fuppofer une lettre de communion de la part du Pape. C'eft fur une opinion que tous établiffent leur prétendue jurisdiction & l'autorité de nous gouverner, & de de remettre nos péchés; mais ils font feuls contre l'Eglife & fon chef.

En fuppofant même que nous ne différons que d'opinion, il me refte à vous demander : dans l'affaire la plus effentielle, de deux partis, lequel eft préféré par un jugement droit? Le moins douteux,

ſans doute, & même le plus sûr. Hé bien! De quel côté ſont les doutes? De quel côté ſont les autorités? Ne faites pas illuſion à vous-même & prononcez.

Cédez, miſérables, diſoit autrefois le Comte Magnus aux Prêtres & aux Diacres, *cédez à l'opinion des Ariens; quand votre religion ſeroit véritable, Dieu vous pardonnera d'avoir cédé à la néceſſité.* Ainſi parle-t-on, au nom de la loi, aux Evêques & aux Paſteurs catholiques, mais les humiliations ne les dépouillent pas de leur autorité. Epuiſeroit-on, à les vexer, toute la malice des Julien apoſtat & des Valens Arien, ils n'en ſont pas moins les reſpectables Paſteurs de nos ames.

Liées enſemble par l'amitié, n'ayons donc qu'une même foi, un même Paſteur & un même bercail, Notre ſexe a brillé autrefois par ſa fermeté héroique qui déconcertoit les tyrans. Ne dégénerons pas des ſaintes femmes chrétiennes qui ſont nos modèles; ce ſont les grandes épreuves qui font éclater les grandes vertus. Si la perſécution vous effraye, préférez de fuir au malheur de ſuccomber. Vous ſavez que je ne ſuis pas libre d'aller partager vos peines & relever votre courage par mon exemple; mais mes conſeils ſeront toujours ceux d'un attachement que la charité ſanctifie; notre correſpondance me deviendra d'autant plus précieuſe, qu'elle ajoutera au plaiſir du ſentiment, l'avantage de ſoutenir votre ame, dans les combats de la vie.

Je ne puis mieux finir ma lettre, qu'en vous adreſſant ces paroles touchantes de Tobie: *Nous ſommes les enfans des Saints, & nous eſpérons la récompenſe qu'ils ont méritée en conſervant l'unité de leur foi au milieu de toutes les tribulations humaines.* Et pouvons-nous mieux mériter la jouiſſance de la charité éternelle, qu'en ne craignant ſur la terre que le Dieu qui peut perdre le corps & l'ame? Sachiez donc ſupporter la privation d'un culte extérieur, plutôt que de vous mèler avec les profanes qui n'en ont qu'un ſacrilége. Les Juifs & les Samaritains n'ont aucune communication entr'eux.

Les Catholiques romains ne ſauroient donc avoir,

devant Dieu, aucune excuſe de leur communication avec les Evêques & les Prêtres conſtitutionnels. Je puis vous dire d'eux ce que S. Hilaire écrivoit des Ariens : *Ne jugez pas de leur foi par leurs paroles, elles ſont pleines d'un artifice diabolique, leur foi n'eſt que ſur leurs lèvres, & ils ſont ſchiſmatiques & hérétiques par le fait.* Une douceur apparente & la dériſion de l'Evangile étoient le caractère de la perſécution de Julien, il eſt celui de nos réformateurs. *Et le bon peuple, dont les oreilles ſont plus pures que le cœur de ces faux Paſturs, dupe de leur perfide complot, fait la guerre à ſa religion en croyant la ſervir avec zèle..* Ne vous laiſſez pas tromper avec la foule des ignorans. Toutes les Egliſes furent enlevées, ſous l'Empereur Valens, aux catholiques; qu'écrivoit St. Hilaire à ceux qui, attachés déraiſonnablement au culte extérieur, aimoient mieux s'aſſembler avec les hérétiques, que de quitter les lieux où ils avoient accoutumés de prier. « Vous » faites mal, leur dit-il, de tant aimer les murailles, » de reſpecter l'Egliſe dans les bâtimens & de » faire valoir, ſous ce prétexte, le nom de paix; » peut-on douter que l'antechriſt ne doive s'aſſeoir » dans les mêmes lieux. Les montagnes, les forêts, » les lacs, les priſons, les gouffres me paroiſſent » plus sûrs, puiſque l'eſprit de Dieu y a fait parler les » Prophètes ».

Si la malice de nos ennemis vous ôte donc la reſſource que les catholiques avoient ſous les autres perſécuteurs, celle de s'aſſembler, dans les campagnes & dans les lieux écartés, vous avez votre cœur, élevez-y un autel à Dieu, vous avez vos appartemens, uniſſez- vous y, en ſecret, avec tous les enfans de l'Egliſe romaine qui ont la liberté du culte public. Celui que vous lui rendrez ainſi, lui ſera auſſi agréable, qu'il ſeroit offenſé par votre aſſociation avec les hérétiques.

Sachions donc nous ſéparer, avec courage, des ennemis de notre ſainte mère, pour nous conſerver l'eſpérance de participer à ſon triomphe dans le ciel. Les timides, penſez-y bien, en ſeront exclus comme les impies. Mais pour ceux qui auront

conservé ſur leur front le ſceau de l'agneau ſans tache, par leur obéiſſance à ſon épouſe, il y aura un ciel nouveau & une terre nouvelle. Pleine du déſir de ce ſéjour, où il n'y aura ni tentations ni misères, je vous embraſſe, en demandant à Dieu que nous y ſoyons heureuſes du bonheur l'une de l'autre.

Je ſuis, chère Sophie, votre amie

Victoire Mar. ***